

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 346-348

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Le 3 Novembre dernier a anéanti les espérances des antimilitaristes que la Suisse nourrit dans son sein puisque le peuple s'est prononcé en faveur de la loi de réorganisation de l'armée qui lui était soumise et que la majorité a atteint le nombre de 60.000 voix. Ça n'a pourtant pas marché tout seul et il y a eu du tirage : mais les défenseurs comme les adversaires se sont loyalement tendu la main, après la lutte qui fut chaude et qui a amené aux urnes quelque chose comme 600.000 électeurs. C'est beau, il n'y a pas à dire : et cela prouve qu'au pays qui met sur ses nouveaux timbres la flèche de Guillaume Tell on sait se passionner pour ou contre les coups de fusil. Notre cher Valais s'est distingué par son opposition et dans une salle de votation vaudoise que nous pourrions nommer, on ne s'est pas gêné en entendant le résultat de la votation valaisanne pour s'écrier : « C'est la faute des Curés ! » Parbleu ! ils ne sont pas curés pour rien... et qu'il pleuve ou qu'il tonne, qu'il grêle ou qu'il neige, qu'il fasse chaud ou qu'il gèle à pierre fendre, qu'il y ait du foin ou qu'il n'y en ait pas, du vin à ensoleiller l'estomac ou de la piquette à gratter le gosier, ne cherchez pas plus loin : c'est la faute des Curés. Ils ont un bon dos, ces chers Curés ! Il n'y a pourtant pas 12,000 Curés en Valais ; et des jésuites, encore moins. C'est égal ! C'est la faute des Curés. Allons, va pour les Curés, y compris ceux de l'Abbaye, et n'en parlons plus ; ils n'ont, en tout cas, rien à regretter, puisqu'ils ne reculent jamais devant leur devoir.

A l'étranger, on a interprété d'une façon souvent réjouissante le résultat du 3 novembre dernier ; et il s'en fallut de peu que son exemple n'entraînât la mobilisation immédiate des bersaglieri de Victor-Emmanuel ou des pioupiou du général (!) Clemenceau, comme si l'Europe était à la veille d'une guerre ou si le jour de gloire était arrivé. Il n'y avait vraiment pas de quoi. Il s'agissait d'une simple affaire de famille qui ne regardait que la Suisse et que nos citoyens ont diversement jugée, mais qui, depuis le jour historique, ne compte plus que des ralliés. A l'avenir de nous dire s'il s'agit d'un recul ou d'un progrès.

L'Allemagne, pendant ce temps, se passionnait pour des procès que la presse nous a fait connaître, souvent même avec trop de détails. C'est plus qu'il n'en faut pour nous obliger au silence : nous n'avions du reste pas besoin du fameux Harden,

le concurrent émérite du « *Matin* » de Paris, pour nous faire croire que la cour impériale de Berlin ne compte pas que des anges de piété et de moralité. Nous nous en doutions quelque peu. Guillaume II a été vexé de la publicité que les tribunaux ont donnée au procès tendancieux intenté par un journaliste ambitieux à certains personnages de son entourage et de son état-major. Pour s'en consoler, il est allé, en compagnie de l'impératrice, se jeter dans les bras de l'oncle Edouard et il a reçu à Windsor comme à Londres même un accueil qui a tout au plus contribué à lui ramener certaines sympathies qui s'étaient refroidies depuis quelque temps. Nous ignorons s'il a obtenu davantage : nous ne le pensons pas.

A Londres, les souverains allemands ont eu la joie de se rencontrer avec le couple royal d'Espagne ; le « roi » de France n'y avait pas été invité, et pour cause. On prétend que le gouvernement français a engagé M. Fallières à remettre à plus tard la visite qu'il doit rendre à son cousin d'Angleterre ; et M. Fallières a promis qu'il irait où l'on voudra et quand M. Clemenceau aura le temps de l'accompagner.

Et M. Clemenceau a une foule de choses à liquider : il y est du reste aidé à souhait par M. Briand dont les exploits ne sont plus à compter. Nous écrivons cette revue sous la pénible impression du vote final qui vient de couronner les débats sur la « dévolution » des biens que la Séparation a enlevés à l'Eglise. Ce nom cache une nouvelle spoliation, ni plus, ni moins. On ne saurait donner un autre nom à l'acte haineux qui lèse les donateurs et les bienfaiteurs de l'Eglise et qui fait passer leurs largesses entre des mains auxquelles elles n'étaient pas destinées. La nouvelle loi, forgée par le bloc, méconnaît les intentions et les volontés les plus sacrées, puisqu'au nombre de ces biens d'Eglise figurent les sommes qu'une longue et pieuse tradition consacrait à l'acquittement des messes pour les défunts. C'est triste à dire, mais quand un gouvernement en arrive là, et quand un pays assiste à une pareille violation des droits de la conscience humaine, il semble marcher, avec une rapidité effrayante, aux derniers degrés de la civilisation ; et quand il s'agit de la France, on en est encore plus consterné.

On dépouille les morts pour engraisser les vivants ; la tentative de certains députés français pour ramener le traitement des élus du peuple à des proportions plus modestes, a définitivement échoué et ces Messieurs garderont leurs 15.000 fr. A ce prix-là qui ne voudrait être député ?

M. Briand songe maintenant à aborder de front ce qui reste encore de la liberté d'Enseignement et à rayer de l'Histoire le nom de M. Falloux, qui l'avait gagnée péniblement au cours du

siècle dernier. Il y arrivera, il ne faut pas en douter. Les jours de l'enseignement libre sont comptés et nous ne sommes pas éloignés du jour où il faudra être instituteur, avec les idées de M. Hervé dans son programme, ou renoncer à s'occuper de l'instruction. On appellera cela de l'« épuration » ! Diantre ! c'est un peu raide !

Et dire que c'est au moment où les loges ramassent toutes ces pierres pour en lapider l'Eglise, que les « modernistes » redoublent de témérité ! Nous ne pensions certes pas que l'Encyclique « Pascendi » leur porterait un coup mortel : les erreurs ont la vie dure, on le sait bien ! Mais il était permis d'espérer que la pensée de Pie X serait sinon mieux comprise — car elle l'est — mais reçue avec plus de soumission chez ceux qu'elle visait sans les nommer. Il faut en rabattre ! En Angleterre, en Allemagne... et en France, il y a des révoltés : c'est inutile de gazer la vérité ; c'est le seul mot qui puisse caractériser les hommes de la race de Tyrrel, converti anglican, membre de la Compagnie de Jésus. Il a oublié sa conversion, renié le sacerdoce pour se soulever contre la Vérité.

Pie X ne se laisse pas décourager devant ces résistances obstinées : il vient, par un nouveau « Motu proprio », d'insister sur les idées qu'il avait développées dans l'Encyclique du mois d'octobre dernier. Dans certains milieux on trouve que le Souverain Pontife ne répond pas du tout aux horoscopes de son avènement : on ne reconnaît pas dans ce pape, ardent défenseur de la Vérité, digne successeur de Pierre, le petit curé de campagne insignifiant, onctueux et bénissant, tel qu'on se le figurait... dans certains salons, peut-être même dans certaines sacristies. On est étonné de la ténacité de ce fils d'ouvrier ; on ne s'attendait pas à voir se dresser devant les Attilas modernes ce nouveau Léon séparant, autant qu'il le peut, le troupeau qui lui a été confié des loups qui voudraient le dévorer. N'est-ce pas étonnant, en effet, de voir comment la Providence se joue de nos calculs et de quels instruments elle se sert pour entretenir dans le monde l'œuvre de rédemption qui s'appelle le christianisme et qui s'incarne dans l'Eglise ?

Il faut que les modernistes en fassent leur deuil : ils ont trouvé leur homme et, en se mesurant avec lui, ils ne peuvent guère nous montrer que leur orgueil et leur faiblesse.

L.W.